

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

L'ÉCRIVAIN CANADIEN



L. P. NORMAND, Éditeur-Propriétaire.

FEUILLETON CANADIEN.

LA

FILLE DU PAUVRE.

(Suite et fin.)

Pourtant, qu'elle était belle ! qu'elle était touchante, lorsqu'elle dit : " La charité pour l'amour du bon Dieu !.. la charité !.. et elle tremblait ; le froid lui arrachait une larme qui roulait glacée sur sa joue pâle et maigre.

Puis elle me dit. J'ai bien peur et j'ai bien loin à aller !.. elle craignait d'en dire d'avantage....

Je la suivis longtemps ; elle me remerciait à tout instant, puis elle entra dans une méchante petite maison et j'entendis ces quelques paroles : Pauvre enfant tu es bien froid ! qu'as-tu eu ce soir ? " — Rien ma mère, que le dénier du pauvre comme nous. — Que Dieu le bénisse !....

Pauvre petit ! vois ton frère, Adéline, il se meurt de froid et de faim sur mon sein !.. Dodo l'enfant ! dors pauvre petit,

dors, ta mère veille encore pour fermer tes paupières !..

Et l'enfant soupirait tendrement et la pauvre mère reprenait : *Dodo*, l'enfant ; le sommeil de la mort va s'emparer de nous.. Adéline, Adéline, qu'allons-nous devenir !..

Et la jeune fille répondait à demi voix : Ce qu'il plaira à Dieu.. admirable résignation ! Résignation du pauvre, comme tu es touchante !

Il y eut deux minutes d'un silence de mort.

Puis la mère reprit : Mou Dieu, pitié, mon Dieu !..

Et la jeune fille aussi : Pitié Seigneur, pitié pour nous puisque l'homme est sans miséricorde.. Oh que j'ai froid !.. ma mère, ma mère ! j'ai visité le riche, je l'ai vu à sa table, je l'ai vu savourer des mets délicieux je l'ai vu se reposer près d'un feu bien faisant, je lui ai tendu la main : Pitié, Mr., pitié j'ai froid.. j'ai faim ! Pitié pour ma mère.. pitié pour mon pauvre petit frère qui se meurt.. Et le riche ne m'a pas entendue.. Pitié donc ô mon Dieu puisque l'homme est sans miséricorde !.. Hélas ! mon sang se glace, mes

membres se roidissent... oh que j'ai froid!...
Pitié.....

Riche, mauvais riche, laisse pour un instant ton foyer, ta table somptueuse; viens dans la chaumière de l'indigent; viens voir cette mère qui presse pour le réchauffer cet enfant sur son sein tari; viens voir cette jeune et belle vierge, tremblante, étendu sur un méchant grabat, luttant avec la mort qui va la saisir; viens et si ton cœur reste insensible, et si tes yeux ne versent pas une larme, retourne à ta table et mange ta condamnation!.....

Quelques jours après, la mort comptait deux nouvelles victimes, le monde deux malheureux de moins, le ciel deux anges de plus!.....

La cloche tintait lentement.... cinq personnes et une jeune fille suivaient une bière: c'était le convoi du pauvre. L'infortunée mère et le petit qu'elle avait tant bercé avaient cessé de vivre, l'épreuve était terminée, ils étaient morts de froid sur la terre, et maintenant Dieu les réchauffait dans son sein. Je n'ai pu m'empêcher de pleurer sur leur tombe; c'est la seule fois où j'ai eu du plaisir à pleurer; c'était de ces larmes de tendresse et de douce compassion que le cœur seul peut faire couler.

Aujourd'hui la belle Adéline ne craint plus ni le froid, ni la faim. Un jeune homme a su apprécier ses charmes et ses vertus... Elle est mariée.....

Je l'ai vue dernièrement encore... elle est toujours belle; elle n'a pas oublié sa première jeunesse; elle prie souvent sur le tombeau de sa mère: c'est un pieux et éternel souvenir pour elle.

Et moi aussi quand la cloche m'appelle au champ des morts, j'aime à aller m'agenouiller sur cette tombe du pauvre.

PIÉTRO.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UN BAL

DE

FAUBOURG.

(Suite et fin.)

Cependant un de la troupe eut le bon esprit de croire que j'étais sauté dans le champ qui se trouvait derrière la propriété où je me trouvais. Tous saisirent cette idée au collet et sautèrent dans le champ espérant m'y trouver. Pen à peu le bruit s'apaisa, et je finis par ne plus entendre que des fragments de juréments et de malédictions qui n'arrivaient qu'à peine jusqu'à moi. J'allais ôser de sortir de l'appartement, quo j'entends le propriétaire du lieu se plaignant en termes très énergiques aux personnes qui s'étaient rassemblés, par curiosité, à la porte de la cour où j'avais laissé mon chapeau, de ce que je m'étais permis de pénétrer chez lui sans sa permission; il disait que je méritais bien qu'on me rossât de la bonne manière pour la peur que lui avait causé tout ce tintamare. Je conclus donc qu'il n'était pas encore temps de me montrer, et que je devais laisser appaiser cet homme, envers lequel enfin, je n'avais aucun tort; il ne savait pas même de quoi l'on m'accusait.

Et attendant que la colère du propriétaire se passât, je me pris à réfléchir sur ma présente situation, et je trouvai qu'enfin je n'avais pas pire qu'un ancien philosophe qui avait passé une partie de sa vie dans un tonneau. Je pensai à Mathusalem qui n'avait jamais voulu, si l'on en croit une chronique tant soit peu vieille, se bâtir de maison, et avait toujours vécu sous une cuvette, alléguant la brièveté de la vie. Je me comparai à ces gens-là, et finis par dire qu'enfin puisqu'ils avaient vécu si longtemps, l'un sous une cuvette et l'autre dans un tonneau, (j'acceptais sans difficulté l'invention des cuvettes et des tonneaux comme de leurs temps,) je pouvais rester quelques heures dans un quart. Il y avait pourtant une petite différence que je ne marquai pas dans le temps; c'est que les

enedita tonneau et carotte devaient être situés dans quelque vallon, ou sur quelque coteau où l'air était pur et serein, au lieu que mon quart ne jouissait pas du même avantage; mais on contracte si vite l'habitude des choses!

Je fis une infinité d'autres réflexions toutes très sensées, très morales et surtout très appropriées à la circonstance. Je songeai, "car que faire en un quart, à moins que l'on ne songe," à la courte durée des temps, aux vicissitudes des choses humaines, aux curieux effets du hasard, ou plutôt de la providence dont nous sommes le jouet, et qui fait qu'en se levant le matin l'on ne peut pas dire où l'on couchera le soir, etc., etc., etc., chose étrange! Il paraît que je m'endormais en réfléchissant, car je ne m'éveillai que vers quatre heures et demi du matin, au bruit que faisaient les autres en recevant leur déjeuner. Il faisait grand jour; je voulus me lever sur mon séant; impossible, j'avais les membres trop engourdis. J'appelle celui qui servait le déjeuner afin qu'il vint à mon secours; il resta un peu étonné, ne sachant d'où venait cette voix sans doute plaintive. Il me demande où j'étais, qui j'étais, et comment j'étais où j'étais. Je réponds à toutes ses questions et lui dis mon affaire en peu de mots.

Il vint à moi par une petite porte que je n'avais pas vue, et me tira, non sans peine, de l'état déplorable où je me trouvais. Il m'amena à la maison où le maître, de meilleur humeur que la veille, me fit toutes sortes de politesses et d'excuses sur sa conduite dure et inhumaine à mon égard. Il voulut me garder à déjeuner, mais j'acceptai pas, et le pria seulement de me prêter un chapeau et un pantalon pour me rendre décentement jusque chez moi. Il le fit avec la meilleure grâce du monde, ce qui n'empêcha pas que le chapeau fût une *taque*, et que le pantalon me fit deux fois le tour du corps.

Je le saluai donc, et m'acheminai vers ma demeure, où je ne fus reçu comme moi que sur parole d'honneur; tant une nuit passée dans un quart à pois peut apporter de changement dans une figure humaine.

Voilà comment j'ai appris ce que c'étoit qu'un bal de faubourg.

ALPH. P*****.

M. T. C.

LITTÉRATURE CANADIENNE.

ESQUISSES INDIENNES.

FELLUNA,

LA VIERGE IROQUOISE.

I.

LES HURONS ET CEUX QUI LES ÉVAN-
GÉLISÈRENT.

LES villages peuplés des Hurons, sauvages alliés aux Français, étaient situés sur la presqu'île qui sépare la baie St. Georges de celle de Nothavasaga. Ils étaient entourés d'une palissade, haute de trois toises et percée de meurtrières. Une galerie, à quinze pieds du sol, régnait, à l'intérieur, le long de cette enceinte. En temps de guerre, cette banquette était munie d'eau, afin d'éteindre les incendies que des fèches enflammées auraient pu y allumer; elle était aussi chargée d'une grande quantité de traits pour la défense de la place. Un village contenait quelques centaines de cabanes. Ces habitations, faites d'écorce d'orme ou de bouleau, étaient construites en formes de ruches ou de tonnelles. Elles n'avaient point de fenêtres: le jour y pénétrait par une ouverture pratiquée dans le toit, au-dessus du foyer, afin de laisser échapper la fumée. Elles étaient assez chaudes pour protéger ceux qui les occupaient contre le froid intense de l'hiver canadien. Cependant, elles n'avaient, pour portes, que des peaux, qu'on relevait en été. La dépouille d'un ours, ou un amas d'herbes sèches, servait de lit aux Hurons. Une natte étendue sur le sol leur tenait lieu de table. Ils n'avaient point de chaises; ils s'asseyaient à terre, les jambes croisées sous eux. La batterie de cuisine de ceux qui n'avaient rien acheté des européens, se composait de vaisseaux de bois, d'ustensiles de pierre et de paniers d'osier.

L'habillement le plus ordinaire des hommes était un simple brayet; celui des femmes, une jupe, ceinte sur les reins et qui descendait jusqu'aux genoux. Mais,

quand les rigueurs du climat l'exigeaient, ils portaient une tunique fourrée, à laquelle ils ajoutaient quelques fois un manteau de peaux. Durant les quatre saisons de l'année, des "mitasses" couvraient leurs jambes, et des "mocassins" préservaient leurs pieds.

Les Hurons vivaient principalement de la chasse et de la pêche, dont ils conservaient le produit très longtemps en l'exposant à la fumée. Les champs qu'ils cultivaient étaient remplis de fèves de citrouilles et de blé d'Inde. C'était avec ce dernier qu'ils faisaient une bouillie, nommée "saganité," (1) qui était leur nourriture habituelle, quand le gibier et le poisson leur faisaient défaut.

C'était sur les femmes qui faisaient presque tous les travaux. Elles ensemençaient la terre, cueillaient la moisson, préparaient les repas et portaient même les vivres, dans les voyages. Les hommes faisaient la guerre, allaient à la chasse ou à la pêche, et confectionnaient les objets que nécessitaient leurs occupations. Ils se seraient crus déshonorés, s'ils avaient pris part aux soins domestiques.

Telle était, en 1648, la nation que les Jésuites, successeurs des Récollets, dans cette mission, évangélisaient depuis quatorze ans. Ils étaient dispersés, au nombre de seize, dans dix-huit villages que comptaient alors les Hurons. Un grand nombre de ces sauvages étaient déjà chrétiens. Le père Daniel, l'un des premiers apôtres de cette contrée, en avait, lui seul, converti sept à huit mille. La bourgade de St. Joseph, appelée Tenaustaya par les Indiens, était le théâtre des travaux héroïques de ce conquérant d'âmes, comme elle devait être celui de son martyr et de sa gloire.

Dans un essai, dont le but est de faire connaître les Hurons, l'on ne peut se dispenser de parler des hommes admirables qui leur enseignèrent les vérités du salut, tant l'histoire des uns est étroitement unie à celle des autres. Ils ne doivent pas être plus séparés dans notre mémoire qu'ils ne

(1) Les Indiens faisaient torréfier le maïs dans les cendres, le broyaient dans une auge au moyen d'une pierre, le passaient dans des sacs faits avec un fil provenant de l'écorce de "bois blanc," et le mettaient bouillir dans une chaudière avec ou sans viandes.

l'on été dans leurs dures épreuves. Quand les cruels Iroquois faisaient prisonniers les habitants d'un village, les missionnaires qu'ils y trouvaient n'étaient pas ceux qu'ils torturaient le moins. En rapportant des faits auxquels ceux-ci prirent part, et en décrivant un pays qu'ils arrosèrent de leur sang, n'oublions donc pas de leur rendre l'hommage qui leur est dû.

Jamais des hommes n'ont montré autant de foi active, d'abnégation et de courage que ceux qui prêchèrent la foi aux sauvages du Canada. Il abandonnaient tout : richesses, famille, patrie, pour venir leur annoncer la bonne-nouvelle et humaniser leurs mœurs sanguinaires. Des guerriers ont sacrifié leur vie à leur pays, mais c'était pour acquérir de la gloire ; des marchands ont faits de longs et périlleux voyages, mais c'était pour s'enrichir. L'intérêt personnel était le mobile de leurs actions. Les premiers missionnaires en Canada, au contraire, n'étaient mûs que par le brûlant désir de travailler au bonheur d'autrui. Leur charité héroïque leur faisait traverser les mers et les déserts. Ils allaient planter l'étendard de la croix dans des lieux qui ne devaient être connus de leurs compatriotes que des siècles plus tard. Les palmes du martyre couronnaient le plus souvent ces dévouements jusque-là sans exemple ; mais ils ne comptaient leur sang pour quelque chose qu'autant qu'il arrosait et faisait croître de riches moissons de chrétiens. D'autres missionnaires, saisis d'un saint enthousiasme, les remplaçaient aussitôt. Ceux-ci mouraient à leur tour, en exhalant, avec leur dernier soupir, une prière pour la conversion de leurs bourreaux. De savants Jésuites, obéissant à ce commandement du divin maître : "Enseignez toutes les nations," abandonnaient l'Europe, où leurs talents les faisaient briller. Ils venaient instruire, dans les déserts du Nouveau Monde, d'ignorants sauvages des vérités du salut. Ils y consumaient obscurément leur vie dans les travaux sublimes de l'apostolat, sans autre secours que la grâce de Dieu, sans autre récompense que l'approbation de leur conscience, sans autre bonheur que celui d'ouvrir le ciel à une âme.

ERASTE D'ORSONNENS.

(La suite au prochain numéro.)